

La Revue Canadienne publie un album littéraire et artistique, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et artistiques. Les douze livraisons de l'année forment un album de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

Facilitation de la Revue Canadienne.

L'AVEUGLE DE TULLINS. 1827.

Tous les voyageurs qui ont parcouru la délicieuse vallée du Grésivaudan ont, sans doute, remarqué un vieil aveugle qui a établi son domicile sur la route de Saint-Marcellin à Grenoble; mais peu de personnes ont daigné s'arrêter pour causer un instant avec lui. Pourtant la conversation du père Roger est spirituelle et enjouée. Souvent il laisse échapper des saillies piquantes; et son inépuisable gaieté, sa philosophie douce et consolante, ajoutent un nouveau charme aux anecdotes curieuses dont il a pu recueillir une ample moisson pendant le cours de sa longue carrière. Pour moi, j'avoue que mes entretiens avec ce respectable doyen des aveugles ne sont pas classés dans mes souvenirs comme l'épisode le moins intéressant de mes courses vagabondes et romantiques. Voici donc comment je fis connaissance avec lui. Je m'étais arrêté quelque temps à Valence pour explorer plus à mon aise le site délicieux de cette belle partie de la France. Un jour que je m'étais levé avec les premières cartes de l'aurore, je dirigeai mes pas errants du côté de Tullins. Tout à coup je fus tiré de ma rêverie par l'aigre frottement d'un violon qui faisait retentir au loin l'écho de la montagne. Je levai la tête et j'aperçus le père Roger qui, assis à sa place accoutumée, saluait le lever du soleil en entonnant l'hymne du matin. Un épais brouillard couvrait sa tête; son visage niant et calme portait l'empreinte d'une conscience pure; une brise légère agitait sa barbe blanche, que l'acier avait respectée depuis longues années. "Vous êtes bien malin, père Roger, dis-je en m'arrêtant un instant pour contempler cette figure digne du tableau de Rembrandt. Eh! mon bon monsieur, il y a des voyageurs qui le sont encore plus que moi; et si j'étais paresseux je risquerais souvent de perdre de bonnes amies." Je m'assis à ses côtés, et la conversation s'engagea peu à peu. Le père Roger, qui d'abord s'était tenu sur la réserve, devint plus communicatif; et, soit qu'il soit de ma voix, il eût reconnu que je méritais sa confiance, soit qu'il trouvât du charme à se reporter en souvenir aux jours de sa jeunesse, il ne tarda pas, après quelques questions de ma part, à me faire, en ces termes, le récit des vicissitudes qui l'avaient conduit dans la chaétive habitation de la route de Tullins:

"Je suis né au pied de ce clocher que vous voyez là-bas (en me parlant ainsi), il m'entraîna de la main le village de Tullins; ses yeux ne pouvaient le servir, mais le cœur guidait son bras. Je fus élevé avec Georgette. A seize ans, Georgette était la plus jolie fille du hameau; on disait que j'étais le garçon le mieux fait; j'aimais Georgette, et elle m'aimait. Nous étions pauvres tous deux, mais au village on ne calcule pas, et nos parents furent bientôt d'accord pour notre mariage. Cependant je venais d'atteindre ma vingtième année; la patrie était en danger, elle avait besoin de défenseurs. Le sort me désigna pour aller aux frontières repousser l'ennemi. Georgette pleura beaucoup; elle prononça de sa voix fidèle, et moi je jurai de n'aimer jamais d'autre femme. Je partis le cœur gros; et pourtant je ne pus me défendre d'un sentiment d'enthousiasme à l'aspect de ces phalanges intrépides dont j'allais partager le sort et les glorieux travaux. A cette époque, les soldats d'antichambre ne faisaient pas fortune; l'avancement n'était le prix que du mérite et de la valeur, et je pouvais y prétendre comme un autre. Il était écrit là-haut que toutes mes espérances seraient déçues. A la première affaire à laquelle j'assistai un coup de feu me ravit pour jamais la lumière. J'entendis bien autour de moi les cris de victoire, mais je ne pus voir la fuite des ennemis. Laissez pour mort sur le champ de bataille, je ne dus la vie qu'à la sollicitude de quelques camarades qui me transportèrent à l'hôpital. J'étais désarmé, incapable de servir. Ces braves gens donnèrent une larme à mon malheur, et, lorsque je fus en état de marcher, ils me fournirent un guide et firent entre eux une collecte pour m'aider à retourner au pays. ...

Je revins au village; mon vieux père était mort, et deux ans d'absence avaient suffi pour me faire oublier de tous mes anciens amis. Georgette seule me reconnut; elle déplorait ma catastrophe et me prodigua les soins les plus touchants. Dans ma triste situation, je n'eus plus lui parler de mariage; ce fut elle la première qui me rappela nos promesses mutuelles. Je lui témoignai mon étonnement. — Si j'étais devenue infirme, me dit-elle, m'aurait-elle abandonnée? — Oh non! m'écriai-je. — Eh bien! pourquoi voudriez-vous donc que j'agisse autrement? Vous avez reçu ma foi, vous serez mon mari. Ces paroles me firent oublier ma souffrance, et me rendirent le plus heureux des hommes. Hélas! ma joie ne devait pas être de longue durée! Un jour que j'étais assis contre la fenêtre, j'entendis causer près de moi; c'était Georgette, sans doute elle me croyait absent qu'elle dormait. Un homme lui parlait avec feu, et

je reconnus la voix de Justin, un des plus riches du pays. — Vos refus ne sont pas raisonnables, Georgette, lui disait-il; vous êtes pauvre, vous ne serez pas toujours jeune et jolie, et vous devez songer à votre avenir. — Justin, répondit-elle, ne parlons plus de cela. — J'avais donné ma foi à Roger avant de vous connaître. — Roger... Eh quoi! vous songez toujours à l'épouser! — Pourquoi pas? Il est malheureux, souffrant, seul au monde; à coup sûr je ne l'abandonnerai pas. — Nous pouvons assurer son existence. — Oui, mais personne ne me remplacerait près de lui. Je vous le répète, Justin, ne parlons plus de cela. — Et cependant vous m'avez dit? — Je ne crois pas vous l'avoir dit, répétée d'une voix émue; mais si cela était, je tâcherais de vous oublier; car rien au monde ne m'empêcherait d'accomplir un devoir que je regarde comme sacré.

Un devoir!... ce mot me fit mal. J'en avais assez entendu; Georgette en aimait un autre! Mais chez elle la vertu, plus forte que l'amour, la faisait renoncer à ce qu'elle avait de plus cher pour remplir ses serments, pour devenir la compagne d'un pauvre aveugle. J'admirai la générosité de son sacrifice; mais je me sentais en ce moment le plus lâche des hommes si j'en avais profité. Je dissimulai ma douleur; et un matin, tandis que tout le monde reposait encore, je dis un dernier adieu au ton qui m'avait vu naître, à tout ce que j'aimais, et je m'éloignai pour toujours.

Le vieil Roger s'arrêta, un souvenir cruel parut l'oppresser, mais bientôt il se remit. — Que vous dirai-je de plus? ajouta-t-il; Georgette, après m'avoir fait chercher partout, se décida à venir me voir. Elle était si jeune, si belle, si douce, si bonne, et son cœur si pur, que je me sentais en ce moment le plus lâche des hommes si j'en avais profité. Je dissimulai ma douleur; et un matin, tandis que tout le monde reposait encore, je dis un dernier adieu au ton qui m'avait vu naître, à tout ce que j'aimais, et je m'éloignai pour toujours. ...

La réponse du père Roger me fit sourire. Je glissai une pièce d'argent dans sa tasse, et je m'éloignai pour me dérober à l'expression de sa reconnaissance. De loin, je l'entendis saluer mon départ en raclant de toutes ses forces l'accompagnement d'un cantique, sur l'air de Robin-des-Bois.

EUGÈNE SUE.

LES FRANÇAIS EN ANGLETERRE.

A en croire les grands journaux de Londres, une flotte française s'apprête à débarquer sur tous les points du littoral de la Grande-Bretagne une armée d'invasion qui, ne rencontrant aucun obstacle, ni flotte, ni armée de terre, — achèvera, en quelques jours la conquête de l'île entière, et réduira en esclavage ses infortunés habitants abandonnés, sans défense, à eux-mêmes par un gouvernement imprévoyant. A cette nouvelle John Bull s'est ému, ou plutôt on lui a persuadé qu'il éprouvait de vives inquiétudes. Pour terrifier encore plus l'opinion publique, le Times a publié une lettre écrite, il y a un an, à sir Charles Baring, par lord Wellington, et dans laquelle le prétendu vainqueur de Waterloo déclare "que l'Angleterre n'a de défense, ni d'espoir de défense que dans sa flotte; que sa flotte ne suffirait pas pour sa défense; qu'elle ne serait pas huit jours en sécurité après une déclaration de guerre, etc." Ce cri d'alarme a retenti d'une extrémité de la Grande-Bretagne à l'autre extrémité, et depuis quelques semaines pour nous servir des expressions d'un de nos confrères d'outre-mer, une espèce de delirium tremens semble s'être emparé de la nation anglaise.

Ce ne sera pas comme dans la comédie de Shakespeare; on n'aura point fait tant de bruit

pour rien. L'aristocratie anglaise à ses projets; et quand elle dit à ses sujets: "Prenez garde à vous; maintenant que nos voisins sont exaltés outre mesure par la soumission d'Abd-el-Kader, que ne devons-nous pas attendre (textuel)", c'est qu'elle a l'intention bien arrêtée de leur soutirer un peu d'argent, peut-être beaucoup d'argent, pour de nouveaux besoins. Plus ils auront eu peur, et moins ils serrent les cordons de leur bourse. Le moyen n'est pas neuf du reste, et il ne faut pas être fort habile pour prédire, avec l'Illustrated London News, que cette grande discussion qui vient de s'élever, et qui a en ce moment si inévitablement retentissement, se terminera très-incessamment par l'établissement de taxes inconnues jusqu'alors, ou l'augmentation et le maintien de celles dont on sollicitait et dont on espérait la diminution ou l'abrogation.

Le Punch ou Polichinelle, ce charmant petit journal qui a la joie de pouvoir publier des caricatures politiques, et qui, parfois, use si spirituellement de sa liberté, ne s'y est pas trompé. Ecrivains et dessinateurs se moquent à qui mieux des bandes assez simples pour s'imaginer que le mois prochain l'Angleterre sera française. Afin de donner à mes lecteurs une idée de cette satire hebdomadaire illustrée, qui n'obtient pas toutes les semaines l'autorisation de pénétrer en France. J'emprunte aujourd'hui au Punch un article écrit à ce sujet. Cet article est accompagné de dessins tout à fait comiques. Ce sont d'abord deux honnêtes marchands de la cité, un bonnetier et un boucher, qui règlent leurs comptes et qui servent leurs pratiques, en armes, décidé à vendre aussi chèrement leur vie que leurs bonnets de coton et leurs gigots de mouton. Les enfants eux-mêmes portent l'uniforme. L'habitant du faubourg, plus exposé au danger que le citadin, fait de plus grands sacrifices à la patrie; il se dérange de ses occupations pour se laisser passer en revue par le prétendu vainqueur de Waterloo; il s'exerce à tirer sur un Napoléon de plâtre; enfin négligeant sa femme et ses enfants, il persiste, malgré le froid, le vent et la pluie, à s'habiller au rude métier des armes; il s'impose l'obligation de monter plusieurs fois par jour, en plein air; seulement, comme il a attrapé un fort rhume de cerveau, il monte sa garde dans un bain de pied bouillant pour conserver son bras à sa patrie. ...

Quant à l'article, c'est le premier rapport du maréchal Bugeaud, commandant en chef de l'armée d'invasion, au ministre des affaires étrangères de France.

Quartier général, palais Buckingham (sans date).

"Monsieur, J'ai l'honneur de vous informer que l'armée placée sous mon commandement a effectué son débarquement sur la côte de Douvres, et s'est emparée de la capitale de l'Angleterre. Je vous envoie dans le palais des Triumphe, sur lequel le drapeau tricolore flotte triomphalement au-dessus du pavillon de notre ennemi naturel.

"Nos troupes, qui s'étaient embarquées à Boulogne, à Calais et à Dunkerque, arrivèrent à moitié chemin dans le canal. Le vent étant tombé, les transports durent être remorqués par le Comte de Paris, le Château d'Eu, la Chante et autres bâtiments à vapeur. A la pointe du jour, nous jetâmes l'ancre, et à sept heures du matin les troupes débarquèrent, avec la cavalerie et l'artillerie, dans de petits canots. Durant le débarquement, les canons du château de Douvres nous envoyèrent au hasard quelques boulets; mais une poignée des Immortels Algériens, irrités par la résistance de l'ennemi, escaladèrent les dunes de vraie, et en cinq minutes, — montre à la main, — ils avaient encloué les pièces. Aussitôt le drapeau tricolore flotta sur le château de César.

"Après la prise du château, le maire et le conseil municipal de Douvres apportèrent sur le rivage les clefs de la ville, et me supplèrent de leur accorder une capitulation honorable. Je crus devoir accéder à leur demande, laissant ainsi derrière nous les dispositions les plus bienveillantes.

"A neuf heures se présentèrent les directeurs du chemin de fer; ils apportaient des billets de première classe pour toute l'armée, et ils avaient, sous la direction de nos intendants, pris toutes les mesures nécessaires pour le transport des bagages et de l'artillerie.

"Notre armée arriva à Londres à onze heures, toute fraîche et animée de la plus vive ardeur. Nous étant mis en ligne à la station, nous traversâmes sur le pont de Londres. Nous vîmes là le Pélagus de la Tamise (pool of the Thames). — Tous les bâtiments étaient déjà parés du drapeau tricolore, — et en souvenir de la gloire de notre marine nationale, j'ordonnai que cet étang (pool) s'appellerait désormais la Belle-Poule.

"A l'extrémité de la rue du roi Guillaume, en anglais King William street, — le lord maire et les aldermen de Londres se présentèrent. Sa Seigneurie me supplia de ne pas mettre la capitale au pillage; m'offrant, en ce cas, une con-

tribution de cinquante millions sterling. Cette somme étant toute prête, je crus devoir accéder à sa demande. (Les femmes et les filles des marchands et des banquiers doivent donner à Mission-House un bal à l'armée conquérante). Alors Sa Seigneurie développa un panorama de Londres, et distribua à l'armée des billets de logement au choix des officiers.

"En approchant de Lombard-Street, nous apprîmes que les grades commandés par le comte de Eisehower (le comte de autre part) avait quitté Londres par la route de Windsor.

"L'armée fit une halte, pour contempler à son aise la banque d'Angleterre; puis s'étant suffisamment reposée, elle continua sa marche par Chapside.

"Le drapeau tricolore flottait sur toutes les églises; des femmes, aux bonnets ornés de rubans tricolores, se montraient à toutes les fenêtres des maisons. Notre marche depuis la station au quartier général fut une ovation.

"Arrivé dans Fleet street, toute l'armée entière s'arrêta devant le no. 85, connu dans l'Europe entière, comme le bureau du Punch. Descent éviter une effusion de sang inutile, nous sommâmes le Punch de capituler. Cependant, tandis que nous parlementions avec lui au premier étage, les pionniers pénétraient dans la maison par une porte de derrière. L'armée demanda la tête du Punch, mais j'ai jugé à propos de ne pas lui faire si promptement ce cadeau; notre grand ennemi, l'ennemi de la France, — est maintenant enchaîné à la tour. Je me propose, car je compte abolir les gilets blancs, une modification urgente de la civilisation du siècle, de faire gullotiner Punch à Tower-Hill.

"L'armée continua à descendre le Strand, et j'ai établi mon quartier général au palais de Buckingham, où l'on peut lire maintenant, en lettres d'or: Ici on parle français.

"J'ose espérer que S. M. le prince Albert et la famille royale d'Angleterre conserveront à jamais le souvenir le plus vif de la générosité de la chevalerie et de la bienfaisance de l'armée d'invasion du.

"Les troupes ont été reçues avec un respect convenable par l'ennemi, qui est enfin convaincu de l'incommensurable supériorité de nos armes.

"J'avais l'intention de caserner le 95<sup>e</sup> régiment de chasseurs éthiopiens dans la Galerie Nationale, mais, — c'est une preuve touchante du goût de cheval français, — les chevaux n'ont jamais voulu entrer dans ce bâtiment.

"Le statut du charlatan Nelson a été jeté à bas de sa colonne, qui sera couronnée de l'effigie de notre véritable héros Jean de Bar.

"J'ai fait élever la statue de marbre de Napoléon hautement caché pendant quelques années dans la cave du duc de Wellington, — en face de Apsley-House, qui s'appellera désormais Austerville-Lodge — La statue du duc de Wellington est déjà dans le creuset, et servira à renforcer notre artillerie.

"Vingt mille Français, domiciliés à Londres, — à savoir des valets, des maîtres de dessin, des cuisiniers et des joueurs de violon, — se sont montrés dans les rues revêtus de l'uniforme de la garde nationale.

"J'ai jugé nécessaire de faire conduire monsieur Julien, — un sujet français, — à la tour, jusqu'à ce que j'aie reçu des ordres ultérieurs du gouvernement.

"Madame Celeste (autre sujet français) a obtenu de moi l'autorisation de jouer au théâtre Adelphi sur parole.

"Sans peu de jours, je serai en état de vous envoyer un inventaire exact des richesses de la ville de Londres, où je compte établir mon quartier général jusqu'à la fin de la saison de l'Opéra.

"Daignez, monsieur, recevoir l'assurance de ma plus haute considération.

"Au ministre des affaires étrangères. BUGEAUD."

NOUVELLES ETRANGERES.

On écrit de Berlin, le 14 janvier:

"Pendant l'année dernière, on a livré à la circulation, sur le continent de l'Europe, 560 nouvelles lieues de chemins de fer, savoir: 330 lieues en Allemagne, 121 lieues en France, 38 lieues en Hongrie, 26 lieues en Belgique, 20 lieues en Pologne, et 25 lieues en Italie, en Suisse et dans les Etats danois.

"Des 330 nouvelles lieues de railways en Allemagne, 132 ont été construites par les gouvernements de sept Etats, et les 298 autres par seize sociétés particulières.

"Les chemins de fer d'Allemagne, qui en ce moment sont en pleine exploitation, ont une longueur totale de 1,633 lieues, dont 368 se trouvent en Prusse, 145 en Autriche, 106 en Hanovre, 101 en Bavière, 92 en Saxe, 89 dans le grand duché de Bade, 55 dans le duché de Holstein 33 dans le grand-duché de Mecklembourg-Schewring, et 75 en Wurtemberg, dans les trois duchés d'Anhalt et dans le duché de Brunswick.

"De ces 1,633 lieues de railroads, environ le tiers, ou 588 lieues, appartiennent aux Etats, les autres, 1,045 lieues sont la propriété de 27 Compagnies d'actionnaires. Des chemins de

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

Table with 2 columns: Description of subscription and price. Includes 'CONDITIONS D'ABONNEMENT', 'Abonnement au Journal semi-hebdomadaire', 'Abonnement à l'Album Mensuel', 'Aux deux publications réunies', 'Tout instituteur s'abonnant et payant l'abonnement, moitié plus qu'ailleurs', 'PRIX DES ANNONCES', 'Distinctions et au-dessous, première insertion', 'Distinctions et au-dessous, seconde insertion', 'Au-dessus par ligne', 'Toute insertion subséquente, le quart du prix', '(Abstraction faite de l'impôt)'

Or appartenant à ces dernières, les plus longs sont celui de la Basse-Silésie et des Marches, et celui du Nord de l'Empereur-Ferdinand, dont le premier est de 114 lieues, et l'autre de 112 lieues.

"Dans l'empire britannique, on a couvert en 1847 93 lieues de chemins de fer, savoir: 755 en Angleterre, 127 en Ecosse et 111 en Irlande.

"D'après le Times, il y a actuellement dans le Royaume-Uni 74 railways, ayant une étendue totale de 3,450 milles anglais, et ces lignes ont produit en 1847, 8 millions 950,000 liv. sterl. (200 millions 237,500 fr.), recette qui offre un excédent de 17 pour 100 sur celle de la précédente année.

"Le nombre des employés à ces chemins de fer est de 47,218. On construit maintenant en Angleterre 128 nouveaux railways, qui auront une étendue de 6,655 lieues anglaises, et auxquels travaillent 236,509 ouvriers; de sorte qu'on en compte 303,727 individus en Angleterre vivant des railways.

ABD-EL-KADER ET SES CO-PRISONNIERS. — Depuis qu'il était renfermé au fort Lamalgue, on remarquait un grand affaissement moral chez Abd-el-Kader, qui a d'ailleurs d'autres motifs d'inquiétude, et l'on a cru sans doute qu'il était au moins sans nécessité de privé l'ex-émir de la présence de personnes qui ont voulu partager son infortune dans l'espoir de le suivre en tous lieux. Le gouvernement a donc décidé que les Arabes de la suite de l'émir qui avaient été envoyés au fort Malbousquet, iraient immédiatement rejoindre leurs compagnons d'exil au fort Lamalgue, et des ordres en conséquence étant arrivés le 16 à l'autorité militaire de Toulon, cette réunion s'est opérée le 17. Ces Arabes ont été embarqués au Castigneau sur des canots qui les ont transportés près le fort Saint-Louis, tandis que des prolonges de l'artillerie charriaient leurs bagages. Vers les dix heures du matin, le convoi était rendu à sa destination. Des personnes qui se trouvaient à la première entrevue d'Abd-el-Kader avec les Arabes que l'on avait séparés de lui dirent qu'il leur serait impossible de décrire les scènes touchantes auxquelles elles ont assisté.

Abd-el-Kader était prévenu, et dès que les Arabes sont entrés dans le fort Lamalgue, il a paru au haut de l'escalier. Aussitôt tous ses coreligionnaires se sont précipités vers lui; la plupart se sont jetés à ses pieds, qu'ils ont baisés; d'autres baisaient son burnous, tous avaient les larmes aux yeux. Bien certainement ces Arabes désespéraient de revoir l'émir, comme ce dernier croyait avoir été séparé d'eux pour toujours dans ce monde. Maintenant la captivité sera moins dure à Abd-el-Kader. Au reste, il paraît certain que l'ex-émir doit rester peu de temps au fort Lamalgue.

AFRIQUE OCCIDENTALE. — Quatre sœurs du couvent de l'Immaculée Conception de Castres (Tarn) se sont embarquées à Brest le 24 du mois dernier, sur le bâtiment de l'Etat l'Infatigable, pour se rendre en Guinée (Afrique), où elles vont, sous la direction de M. Truffet, vicaire apostolique des deux Guinées, se livrer à l'éducation des nègres et au soin des malades indigènes.

De concert avec les prêtres de la Congrégation de Saint-Cœur de Marie d'Amiens, à laquelle appartient M. Truffet, ces quatre religieuses vont travailler à la moralisation de la côte occidentale d'Afrique, qui s'étend depuis la Sénégambie jusqu'au cap de Bonne-Espérance. S. S. Pie IX, en donnant l'insitution canonique à M. Truffet, lui a confié la mission de tout ce vaste pays, qui a été divisé en cinq vicariats ou évêchés, dont pour le moment ce vénérable prélat a seul la juridiction. Chacun de ces vicariats ou évêchés est plus grand que toute la France. Cette immense région est habitée par des peuples noirs qui vivent dans le plus haut état d'abrutissement, sans culte, sans religion, sans aucune connaissance de Dieu.

DEUX SICILES. — Les journaux de Marseille et le Journal des Débats ont publié des correspondances de Naples annonçant que plusieurs villes de la Sicile se sont soulevées au même temps le 12 janvier, jour de la fête du roi de Naples, moment fixé pour un soulèvement si les réformes demandées au gouvernement n'étaient pas accordées. Dès le 8 on regardait le gouvernement comme résolu à ne faire aucune concession. On prit ses mesures en conséquence; le signal devait être donné par Palerme. La police présentait cette agitation, et dans la nuit du 9 plusieurs notabilités de cette ville furent mises en arrestation, entre autres MM. le prince Florenza le chevalier Amari, François Ferrari et vingt autres. Le comte Aceto devait aussi être arrêté; mais une maladresse des sbires empêcha l'exécution de l'ordre qui le concernait. — Des manifestes furent expédiés dans toutes les directions de l'île. Le lieutenant du roi a d'abord fait entendre des paroles de conciliation. A ce moment, le paquebot le Vésuve mouillait dans le port, il a été expédié immédiatement pour Naples, où il allait demander des renforts. Le soir, à sept heures, des montagnards, au nombre de 7 à 8,000,